MÈRES Douloureuses.

—

...Que de souvenirs a réveillés en moi la dédicace si émouvante du livre épique où les Marguerite viennent d'évoquer bataille par bataille le suprême et inutile effort de la patrie blessée, ont posé pieusement comme une nouvelle couronne de lauriers sur les tombes des héros qui relevèrent le drapeau et l'épée, qui répondirent par milliers et par milliers à l'appel du canon d'alarme, qui barrèrent pas à pas la route aux envahisseurs, aux victorieux et qu'hélas, nous n'avons pas encore vengés! Que de visages mouillés de larmes, enveloppés de crêpe, vieillis avant l'heure m'ont apparu entre ces lignes qui, sur la première page, sonnent comme un glas triste de bout de l'an: "A notre mère et à toutes celles qu'a fait pleurer l'année terrible!"

Je vois ma mère à genoux devant la petite cantine de sous-lieutenant qu'elle a voulu arranger soi-même et s'efforçant à sourire, à paraître gaie et insoucieuse, tandis que mon frère, tout fringant, tout heureux d'aller recevoir le baptême du feu, plaisante, piaffe sur place, lui passe la boîte d'épaulettes neuves, les gants de bal, la tunique de drap satiné avec quoi il compte faire son entrée à Berlin, claironne: "Mets-les bien au fond, maman ....on va montrer à ces alboches que nous connaissons la route de leur patelin, depuis Iéna et Auerstædt!" Je bats des mains, je donnerais n'importe quoi pour être aussi de ceux qui partent, qui courent, allègres, radieux, à la grande moisson de gloire, j'ai dans les oreilles le bruit réveilleur des rouges chansons ressuscitées, des musiques de défi, des ovations d'adieu aux régiments qui traversèrent la ville en tenue de campagne.

Mais le cœur trop gros, n'ayant plus la force de se contenir, la pauvre femme s'arrête, exhale sa détresse en un long sanglot, s'effondre accablée, brisée, dans les bras de son aîné, tressaille d'épouvante, les narines contractées comme si elle sentait l'odeur fade du sang, les prunelles troubles comme si à l'horizon, dans ce ciel magnifique d'été qu'encadrent les fenêtres ouvertes, ses yeux visionnaires découvraient de mornes salles d'ambulances, des amas de cadavres, de longues files lentes, mornes, de blessés, balbutie douloureusement: "Mon grand, mon cher grand!" Et il la serre, la cajole contre sa poitrine, la couvre de baisers, s'ingénie à la redresser, à la consoler, murmure d'une voix puérile: "Ça te connaît, cependant, maman, ce n'est pas la première fois....Et puis, n'ai-je pas au cou ta médaille pour me porter bonheur, pour me protéger?" Elle répète comme en un mauvais rêve: "Ça me connaît!" Elle se rappelle d'autres départs, d'autres déchirements, d'autres souffrances, d'autres guerres, la Crimée, l'Italie, le Mexique. Fille, femme, sœur d'officiers, ne devrait-elle pas être plus forte, plus résignée, plus aguerrie, plus confiante, plus stoïque, ressembler à celles de jadis? Et elle se ressaisit. elle essuie ses joues et ses paupières d'un large geste, s'exclame: "Tu as raison, mon grand, je serai brave!"

Je la vois à nouveau durant les mois lugubres de la captivité, à Wiesbaden, dans le logis d'occasion et de deuil découragé où mon père ronge son frein, n'a plus aux lèvres que de l'amertume, se claustre volontairement, demeure parfois des journées entières pensif, silencieux, comme sans rien voir et sans rien entendre, contre quelque fenêtre que fouettent des rafales de neige et de bise, semble songer sans trêve à ses batteries décimées, à ses chers soldats qui dorment, là-bas, sous la terre glacée, à Gravelotte et à Saint Privat, aux armées improvisées qui continuent la partie, qui se battent encore en province, à Belfort, sur la Loire, dans la Franche-Comté et en Bourgogne, au fils qui a pu s'échapper du cercle de fer et de feu de Sedan, arriver sain et sauf à Paris et dont nous n'avons plus de nouvelles, dont pas une lettre ne nous est parvenue, ni par les ballons, ni par les pigeons-voyageurs.

Nous ne sommes pas vêtus de noir, mais l'on croirait que la mort a frappé à notre porte, l'on sent que nous nous mentons à nous mêmes, que chaque minute emporte un lambeau de nos dernières espérances. Comédie atroce et lamentable où, malgré soi, l'un ou l'autre oublie par moments son rôle et son masque, parle soudain à l'imparfait, au sinistre et funèbre imparfait, de l'Absent, et se reprend aussitôt, s'embarrasse, se tait, la gorge étranglée comme par d'invisibles mains Et un jour, comme nous sortions de table, la sonnette retentit sous une violente secousse, le général Treilhard, un vieil ami se précipite, essoufflé d'avoir monté l'escalier quatre à quatre, se jette au cou de mon père, lui crie: "Ton fils est vivant.... Je viens de l'apprendre par un de ses camarades.... un officier blessé à Champigny qui a été transporté à l'hôpital ce matin.. vivant, mon vieux, bien vivant et avec un galon de plus à la manche et le ruban rouge...." Alors, je vivrais cent ans que je m'en souviendrais comme aujourd'hui, de la démence dans les yeux, vacillant sur leurs jambes molles comme s'ils étaient ivres, inconscients de leurs actes, ne s'apercevant pas qu'ils sont tête nue et en "coins de feu," que des flocons glacés tourbillonnent dans l'air, mon père et ma mère se ruent à travers les rues et les places, ainsi qu'en hypnose, bousculent les plantons qui tentent de leur barrer le passage, qui exigent une permission écrite, ne s'arrêtent qu'au lit de celui qui a apporté la bonne nouvelle et l'embrassent dévotement, éperdument, comme un sauveur....

Et c'est encore ceci:

Je faisais les manœuvres en Béarn et j'avais été logé chez une veuve. Quoique à peine cinquantenaire, ses prunelles ternies, ses cheveux d'une blancheur de neige, ses rides lui donnaient l'apparence d'une aïeule qui a beaucoup vécu, beaucoup aimé, beaucoup souffert. La peau collée à ses pommettes avait la teinte jaunâtre des crucifix d'ivoire, qui demeurèrent longtemps à la tête d'un lit. Elle marchait de ce pas silencieux, comme ouaté, des Bonnes Sœurs, qui vaguent par les salles blanches des hospices. J'eus la sensation que j'étais de trop dans cette maison de tristesse, que je troublais peut être de ma présence le sommeil d'un mort étendu en quelque salon entre les cierges. Je murmurais des phrases polies avec l'impatience de battre en retraite, de gagner une auberge envahie par des soldats, secouée des caves au grenier de joyeuses chansons d'étapes, quand, maternelle, mon hôtesse me tendit les bras, s'écria, tout émue:

—Voulez-vous me permettre de vous serrer contre mon cœur, cher enfant, en souvenir de mon fils qui était lieutenant comme vous et que m'a pris la guerre!

Elle m'étreignit tendrement comme si elle eût cherché à revivre, ne fût-ce qu'une seconde, le bonheur perdu, à s'illusionner, à oublier sa solitude et sa peine. La chambre était prête, propre comme un parloir de couvent. Le portrait du défunt pendait au mur, avec sous la glace du cadre, un bouquet de fleurs sèches et ces mots suggestifs "Calvaire d'Illy—1871." Le fils ressemblait à la mère. Il avait sa distinction hautaine et en plus quelque chose d'aventureux et de téméraire. Sa bouche souriait à la vie, à l'amour, à la victoire. Ses yeux étincelaient comme des torches de fêtes.

Lorsque nous nous mîmes à table, la veuve me dit de cet accent extasié qu'ont les saintes femmes en parlant de la religion,

—N'est-ce pas qu'il était beau mon fils, et si généreux, si vaillant....Je vous lirai ses lettres et celles de son colonel.... Il avait votre taille.... Vous ne m'en voulez pas, dites, de remuer ces cendres noires, cela me fait tant de bien de causer de lui avec un officier....Je m'imagine que vous l'avez connu, que vous étiez son camarade d'école, son ami.... A l'ambulance, quand il est ranimé, on a épinglé la Croix sur sa pauvre chemise en lambeaux et il s'est écrié si bas qu'on était obligé de se pencher sur lui pour le comprendre: "Vous raconterez ça à maman" et ses grand yeux se sont fermés ensuite comme s'il eût voulu se recueillir, me revoir en songe...."

Elle ne pleurait pas. Ses paupières étaient taries ainsi que des fontaines qui ont trop longtemps coulé. Et, comme si elle avait eu peur de m'importuner, elle changea de sujet, remplit mon verre, choisit pour moi dans les plats les meilleurs morceaux. Puis tout à coup, les sourcils foncés, le regard durci, les doigts crispés sur la nappe, elle reprit:

—N'est-ce pas que l'on travaille, que l'on se prépare, que nous leur referons bientôt la guerre? N'est-ce pas que l'on n'oublie point ces désastre, ces hontes? Ah! si vous saviez comme je demande à Dieu de ne pas mourir avant de l'avoir vue, la revanche dont on parle tant et qui ne vient pas, qui ne vient pas!

Ainsi, illuminée, le profil impérieux, le torse érigé en une attitude de justicière, elle semblait la fière statue de Strasbourg qu'entourent de funèbres trophées, des fleurs jaunies, des drapeaux déchiquetés, qui a l'air de veiller, gardienne infatigable, sur un mausolée où reposent les soldats d'une cause sainte.

Et elle hocha sa tête blanche, changea de ton, soupira avec une mélancolie poignante:

—Mais peut-être avez vous encore votre maman.... Que dirait-elle, la pauvre, si elle m'entendait!

L'emprunt mexicain.

Presse Associée

New York, 16 mars—On annonce sous bonne autorité que la maison Speyer et Cie a acheté le montant total de l'emprunt national mexicain, ainsi que les bons de revenu de la Mexicain National Construction Company.

Légende Orientale

Ibrahim à l'âme de feu, pleurant la Vierge marquée de Dieu.

—

Ce petit conte, trouvé en Egypte, par sa délicatesse séraphique, diffère des productions arabes. Aussi, semble-t-il évident qu'il est originaire d'Espagne; c'est sans doute la tradition d'un fait de l'époque de la conquête arabe, vers 800 de Jésus-Christ. On peut supposer que le grand écrivain et poète arabe Ibn-Khaldoun, vivant au XIVe siècle de notre ère, qui a voyagé en Espagne, s'y est occupé de poésie, ayant connu cette élégie, l'a rapportée au Caire, où il est mort en 1406.

O mes amis, elle est morte la bien-aimée d'Ibrahim! D'aussi loin que ma mémoire me le rappelle, nous étions comme le frère et la soeur. Elle ne semblait pas être fille d'un homme. Le mal lui était inconnu. Elle ne le comprenait pas. Sa seule occupation, son but unique étaient le bien.

Son âme candide était blanche, semblable à la neige des plus hautes montagnes, où l'aigle même n'atteint pas. Comme au travers du plus pur cristal, on en voyait la parfaite pureté dans ses yeux, sur son noble visage. La bonté y souriait en l'illuminant. La profondeur de ses regards, la hauteur de son front lui donnaient un aspect supérieur. Chacun en était saisi. Les Espagnols l'appelaient "la jeune fille céleste", les Arabes "la vierge marquée de Dieu".

Un jour d'été, non loin de la maison de son père, nous jouions sur les bords du large ruisseau grossi par les pluies. Son pied glisse; elle tombe; le courant l'entraîne. Je me jette à l'eau pour la sauver. Un tronc d'arbre l'arrête au passage. Adroit nageur, je la rejoins et la ramène évanouie sur la rive. De mon souffle, de mes mains, je la réchauffe contre ma poitrine. Elle revient enfin à la vie. De ce jour, son affection forte et ancienne déjà, nous serra tous deux d'un lien plus puissant. Elle était plus confiante, plus tendre, plus ouverte; non parce que je l'avais arrachée à la mort, car elle la méprisait (voulant souvent se sacrifier pour autrui), mais parce que j'avais affronté un danger pour elle.

Ces vergers où nous passions nos matinées, admirant le printemps, au milieu des orangers fleuris, écoutant le sifflement gracieux du merle; ces délicieux jardins où la rose, le lys, la fleur du grenadier charmaient nos yeux, nous enivraient de leurs senteur; tandis que, la main dans la main, pénétrés jusque dans nos âmes par je ne sais pas quelle force mystérieuse, la voix du rossignol nous tenait suspendus à sa mélodie.

Tous ces lieux privilégiés me reprochent maintenant d'oser y venir seul, après que tant de fois j'y ai conduit l'élue de mon coeur, soutenant de mon bras sa taille flexible et abandonnée. J'y suis poursuivi par des murmures, des voix courroucées. Les arbres, par leurs branches, me sont des figures menaçantes, gesticulant contre moi, me repoussant au loin.

Je suis comme un maudit, depuis que la douce et belle âme unie à la mienne s'est envolée vers un séjour meilleur. Aussi, je me sens entraîné hors de cette terre, où mes pieds, autrefois si légers, s'alourdissent maintenant d'un poids insupportable. Ma vue ne cherche plus ni le noir du terrain, ni les arbres, mais le ciel et les étoiles, où je m'épuise en vain à distinguer la lueur qui éclairait ma vie.

Sa famille est espagnole, vous ne l'ignorez pas, vous qui me considérez d'un oeil attendri; mais non de ces Espagnols dont les coeurs sont gonflés de haine contre nous. Mon père avait rendu au sien un service signalé. Cependant, lui et sa femme voyaient avec regret les tendres sentiments de leurs fille âgé de seize ans, pour un musulman.

Ils avaient voulu nous séparer. Après peu de jours, cette tendre fleur commença à dépérir. Un homme versé dans la connaissance des maladies ayant été appelé, avait déclaré que la jeune fille était délicate; qu'opposer une digue au courant de ses inclinations, c'était peut-être la livrer à un mal dangereux.

Alors, pour conserver leur enfant de prédilection, les parents s'en étaient remis à Dieu.

Maintenant, ils font pitié...... ils m'appellent leurs fils...... Et moi, que suis-je? Je me sens froid, semblable à un cadavre...... Comment puis-je marcher? Mon coeur m'a été arraché...... Dans mes oreilles retentissent les bruits des forges...... Quand ne sentirai-je plus rien? La souffrance m'a envahi hier et mes forces sont anéanties. Le sommeil me fuit...... Quand serai-je endormi et rigide à jamais? Cette terre me semble un gouffre de châtiment et d'horreur.

Je ne puis supporter la vie sans la compagne de mon coeur. Que je la retrouve, et que nos âmes s'unissent à jamais; ou que je m'évapore comme le brouillard du matin! Hélas, nous ne prions pas dans les mêmes temples; mas nos prières arrivaient également au pied du trône de Celui qui entend tout. Le même tombeau ne peut nous recevoir pour le repos que rien ne trouble; les lois des hommes s'y opposent; mais, compatissant et miséricordieux, Dieu nous admettra également et unis dans le bonheur éternel.

O foi, dont la puissance est sans limites, enlève-moi, je t'en supplie. Réunis-moi à la douce âme qui était ma joie. Bientôt on recouvrira de terre ma morte chérie. A la nuit j'irai me coucher sur sa sépulture et j'attendrai ma fin. Que Dieu, protecteur des malheureux, veuille l'abréger!

Ainsi fit Ibrahim à l'âge de dix-huit ans. Des voyageurs, qui passaient près du cimetière chrétien avant le jour, ayant vu une lueur de feu clair monter droit au ciel, s'étaient approchés et avaient trouvé le corps de l'infortuné tiède, mais sans vie, sur la tombe de la vierge marquée de Dieu.

Démission du ministre de la guerre.

Presse Associée—

La Haye, Hollande, 16 mars—Le ministre de la guerre Keland a démissionné par rapport au récent vote contesté à la chambre. Il avait été nommé le 31 juillet 1897.

UNE CÉLÉBRITÉ PARISIENNE.

—

Mme Cathinka Mackenzie de Dietz.

—

Une conversation avec cette femme remarquable est comme une introduction directe auprès des étoiles de première grandeur qui ont constellé le monde artistique et musical depuis cinquante ans; elle a connu intimement les plus grandes célébrités, elle a partagé leurs triomphes, elle a vécu assez pour voir beaucoup d'entre elles tomber dans le silence ou l'oubli.

L'histoire de la vie de Madame Cathinka Mackenzie de Dietz est un véritable roman. Née dans un château du Tyrol,—son père, le comte de Dietz était le neveu du prince de Nassau, dont il avait le droit de porter les armoiries,—Cathinka de Dietz avait huit ans lorsque le roi de Bavière la prit sous sa protection, et la plaça dans l'Institut royal de Munich. La future chanoinesse d'un chapitre où il fallait prouver seize quartiers de noblesse pour être admise, enleva bientôt le premier prix de l'Institut, et fit sensation par ses merveilleuses facultés de mémoire et de composition.

En 1839, alors que Mlle Cathinka de Dietz était déjà devenue célèbre, elle émargea au budget de la maison royale comme pianiste de S. M. la reine de Bavière, et, au commencement de l'année 1845, la reine des Français, Marie-Amélie, qui n'avait jamais songé à attacher un pianiste à sa cour, fit cet honneur à Mlle de Dietz, honneur qui doit être considéré autant comme une marque de sympathie de Sa Majesté, et d'éclatant témoignage rendu à la vie privée de la titulaire que comme une récompense due à son admirable talent.

Cathinka de Dietz, célèbre comme auteur littéraire, comme interprète des grands maîtres classiques, et comme compositeur, fut, en outre, élue Membre de l'Académie des Sciences de Munich. Sa présence fut sollicitée dans de nombreuses occasions aux cours de France, d'Autriche, de Saxe et de Bavière. A Londres, elle joua devant la reine Victoria, et donna des concerts sous le patronage de la duchesse de Cambridge, de la duchesse Sutherland et de lady Ashbuturn, l'amie de Thomas Carlyle. Son salon a toujours été et est resté le rendez-vous des artistes célèbres, des gens de lettres, des poètes, des musiciens, des chanteurs, et, en dépit de son âge avancé, elle exécute les concertos les plus difficiles et les symphonies des maîtres d'une manière impeccable. Nous avons rarement entendu des artistes qui l'égalent comme jeu dans les plus difficultueux passages de Schumann et de Chopin; quant à la fermeté et à la sûreté avec laquelle elle rend les compositions fantastiques de Liszt, elle va au-delà de la compréhension. Ceux qui sont assidus aux réceptions hebdomadaires de Madame Cathinka Mackenzie de Dietz l'entendent rarement jouer, et ont compris aisément que la grande artiste, qui est une femme du monde et une maîtresse de maison accomplie, ne trouve ni convenable ni hospitalier de donner lieu à une comparaison entre son talent et celui de ses hôtes artistiques. La surprise est d'autant plus agréable quand on la voit se mettre au piano et jouer par cœur les morceaux de choix de son répertoire. Madame Mackenzie de Dietz est, sans aucun doute et à tous égards, une des plus remarquables femmes qui existent. Sa conversation et son activité d'allure sont aussi pleines de charme et d'entrain que celles d'une personne de trente ans.

Son salon, select entre tous, est plein de souvenirs provenant de ses royaux protecteurs et amis. Un superbe buste en bronze du feu roi Louis de Bavière y attire l'attention dès qu'on entre (ce buste est un présent du roi lui-même.) De chaque côté de la cheminée sont placés deux hauts vases grecs, présents des amis royaux de Wagner. Les murs sont couverts de portraits de compositeurs éminents, de pianistes, de chanteurs et d'hommes d'État, amis de la maitresse de la maison, au temps de Louis-Philippe, aussi bien qu'à l'époque où brillèrent beaucoup de ceux qui laissèrent un sillon dont on se souvient dans le monde élégant du second empire Deux immenses albums, remplis de photographies et d'autographes de célébrités ou d'aristocratiques correspondants, demandent quelques heures pour être feuilletés avec fruit, et les intéressantes anecdotes que peut raconter sur tout Madame Mackenzie de Dietz, dont la mémoire est toujours surprenante, rempliraient un volume.

Cette merveilleuse artiste était, dans sa jeunesse, d'une assiduité qui tenait du prodige. Etant élève de Kalkbrenner, elle avait pour habitude d'étudier de quatorze à seize heures par jour, si bien qu'à la fin son célèbre professeur s'en plaignit à l'ambassadeur de Bavière, le baron de Pfeffel, menaçant de cesser ses leçons si elle ne prenait pas plus de repos. Devant cet ultimatum, elle consentit à réduire à douze le nombre de ses heures d'étude.

Après avoir complété ses études à Paris, elle retourna en Bavière, où elle joua, avec un succès éclatant, devant le roi et la reine, qui la récompensèrent par des présents de grand prix. Sur le désir de la reine douairière, la jeune pianiste vint ensuite à la cour de Saxe, où elle joua tous les jours pendant deux semaines. Pendant son séjour, elle écrivit une tragédie intitulée "La Sybille", qu'elle dédia à la princesse Amélie de Saxe, laquelle donna des ordres et du temps à l'auteur pour la revoir et la faire imprimer. De la cour de Saxe, Cathinka de Dietz se rendit à Berlin où elle donna dix auditions au palais, devant la cour de Prusse.

Madame MacKenzie a connu Gœthe et Henri Heine, et, à Paris, elle a passé quelque temps dans la même maison qu'habita la célèbre Madame Récamier, l'amie des poètes et des philosophes. C'est là qu'elle se rencontra avec l'immortel Chateaubriand, qui ne cessa ses visites à Madame Récamier, alors même qu'elle eut atteint un âge avancé.

Que d'artistes lui ont dû leur succès et leur réussite dans le monde! Que de mains tendues se sont fermées sur le bienfait reçu pour l'oublier bien vite ensuite. C'est l'histoire de presque tous les généreux donateurs: la reconnaissance s'écrit sur le sable.

En juin 1889, Madame MacKenzie de Dietz reçut une médaille d'or, comme récompense bien méritée pour sa charité discrète et ses multiples bienfaits. Cette distinction lui fut décernée par Jules Simon, alors président de la Société Nationale. Si, dans les charmants souvenirs et les réminiscences de sa jeunesse et de sa vie si bien remplie, elle oublie de parler du bien immense qu'elle a toujours su semer, ses bontés sont bien connues de ses intimes, autour d'elle aussi bien que dans toutes les villes où elle a organisé des concerts, et surtout à Saint-Germain, où elle est profondément vénérée par toute la population. (1)

Les réceptions de madame MacKenzie de Dietz sont réputées parmi les plus brillantes de Paris: des artistes hors pair et des habitués appartenant au monde élégant diplomatique, se rencontrent dans ses salons pendant l'hiver tous les samedis soirs. Elle a fait l'éducation musicale de nombre d'artistes amateurs titrés, et nous avons eu la bonne fortune d'entendre chez elle la comtesse de Tocqueville, la princesse de Hohenlohe, la comtesse de Castellane, la marquise de Verneuil, la comtesse de Beaurepaire, le marquis de Martel, la comtesse de Witzthum, le marquis de la Tour d'Auvergne, etc. Ses salons de réception sont souvent si encombrés qu'il est presque impossible de passer d'une pièce à l'autre.

Nous regrettons vivement que l'espace ne nous permette pas de raconter toutes les péripéties de la carrière artistique de cette femme extraordinaire. Voici un trait qui caractérise bien l'esprit de précision de la grande artiste. Un jour, pendant une tournée à travers la France, elle reçut, de la part de la reine, une lettre qui, pendant plusieurs jours, l'avait suivie de ville en ville sans la rencontrer. On la demandait au château de ····, pour jouer devant Sa Majesté, à un certain jour désigné. Cela n'était plus possible qu'en voyageant jour et nuit sans s'arrêter. Le temps était froid et brumeux, et, à l'époque, il n'y avait pas de chemins de fer dans cette région de la France. Néanmoins, habituée au devoir et fidèle à ses engagements, Cathinka de Dietz se mit immédiatement en route, et réussit à arriver à l'heure désignée, tombant de fatigue, de froid et d'épuisement.

Lorsque la reine apprit à quelles fatigues l'artiste s'était exposée pour lui obéir, elle recula d'un jour le concert pour que la jeune femme prît du repos. Le lendemain matin, Mlle de Dietz joua devant la reine, la sœur du roi et la reine des Belges. L'exécution terminée, cette dernière, émerveillée par le jeu de la pianiste, s'étonna que celle-ci put retenir par cœur des morceaux aussi longs et aussi difficiles, et, après lui avoir exprimé son admiration, elle lui offrit un magnifique collier de diamants, en lui disant: "Je vous prie de ne pas considérer ceci comme une compensation équivalente au travail qui a fait de vous une si grande artiste, mais comme un témoignage du plaisir sincère que m'a procuré votre merveilleux talent".

Ajoutons que Mme MacKenzie de Dietz, qui parle et écrit couramment quatre langues vivantes, a reçu une croix d'or du pape Pie IX pour un poème en latin, et plusieurs décorations du gouvernement français et de plusieurs souverains allemands pour ses compositions musicales et littéraires.

(1) Pour empêcher les ouvriers de Saint-Germain de fréquenter les cabarets Mme MacKenzie recourut à un moyen aussi ingénieux que pratique: elle s'avisa de faire leur éducation morale tout en faisant leur éducation musicale. Dans ce but elle organisa un orphéon, et leur apprit gratuitement la musique vocale. Elle réussit si bien que les ouvriers, attirés par le charme de la nouveauté et l'attrait plein d'intérêt qu'elle savait donner à ses leçons, abandonnèrent peu à peu leurs habitudes d'intempérance.

Pensées.

—

Le premier devoir d'une femme c'est d'être jolie.

MME DE GIRARDIN.

—

La femme possède quatre armes: la langue, les ongles, les larmes et les évanouissements.

PROVERBE MILANAIS.

Contre les piqûres de livres.

—

Pour faire disparaître sur les livres les piqûres dues à la moisissure, il faut:

1o Laver les feuillets tachés avec une solution d'hypochlorite de potasse aussi exempte de carbonates que possible, et plus ou moins concentrée selon l'ancienneté et la violence de la moisissure;

2o Enlever l'excès de réactif par des lavages réitérés à l'eau distillée;

3o Il sera bon, en vue de la conservation future, de pratiquer un collage de papier à l'aide d'une solution très faible d'ichtyocolle additionnée d'environ 1 pour 100 de chlorure de zinc.

EPURATION DE L'AIR PAR LE SOL.

—

M. Gérardin, au cours de différentes missions dans les établissements classés, a reconnu que pour se débarrasser des odeurs, il ne suffit pas de les capter, ce qui ne fait que changer la position du problème, mais il faut les détruire; or, la *terre est tout indiquée pour épurer l'air*, car elle est un absorbant désodorant et elle s'épure elle-même par l'action de ses ferments minéralisateurs. Ses études lui ont permis de reconnaître que l'opération est d'une pratique facile; il l'a appliquée avec succès aux odeurs infectes rendues par les eaux d'une maroquinerie de Choisy-le-Roi.

LE TIGRE ET LES ELEPHANTS

Récit de chasse.

—

Les éléphants dont on se sert dans l'Inde pour les grandes battues au tigre sont de deux sortes: les bêtes de chasse et les bêtes de bât. Les secondes sont des animaux inférieurs de taille et de courage qui ont, pour tout équipement, une espèce de coussin plat sur le dos. Les autres, choisies parmi les plus hautes et les plus courageuses, ont toutes de redoutables défenses et portent le "howdah," sorte de cage à claire-voie où se tient le chasseur: elle est aménagée de manière qu'il ait sous la main ses munitions et les différentes armes à feu dont il peut avoir à se servir, selon la nature et la taille du gibier.

Chaque éléphant est conduit par un cornac, ou "mahout," assis en arrière de la tête, les jambes cachées par les oreilles de l'animal, et armé du "gunga-bar," avec lequel il le fait obéir lorsque la parole ne suffit pas. Le "gunga-bar" est une barre de fer dont l'extrémité est recourbée en forme de faucille pointue et tranchante. Le mahout pique de cette pointe la tête de l'éléphant pour l'avertir, et, dans les cas graves d'indiscipline, il l'enfonce de toute sa force en tirant à lui. La tête de l'éléphant est, sous la peau épaisse, composée d'une masse charnue et d'os spongieux et mous qui entourent le cerveau, dont le volume est fort petit. Les balles peuvent traverser cette masse sans que la bête en souffre, pourvu que la cervelle ne soit pas touchée. On comprend dès lors l'usage, qu'on juge à première vue cruel et répugnant, du "gunga-bar."

Il faut, pour faire une battue dans de bonnes conditions, outre les cinq ou six bêtes de choix qui portent les tireurs, de quarante à cinquante éléphants de bât. Ces animaux valent, suivant taille, âge et qualités, de 1,800 à 12,000 francs et plus, et coûtent au minimum 4 roupies ou 6 francs par jour d'entretien. Il est clair que ce sport n'est pas à la portée de tout le monde. Il n'y a guère que les rajahs qui puissent s'y livrer. Mais ceux ci aiment à inviter les étrangers de marque; aussi plus d'un Européen a-t-il assité à ces chasses émouvantes.

Les détails de celle dont je vais parler ont été racontés à un "interviewer" américain par Mr. Peter Burges, de Bristol, bien connu dans l'Inde pour ses goûts de sportsman, la sûreté de son coup d'œil et l'intrépidité de son sang-froid. Ils m'ont paru intéressants, et je me suis promis d'en faire profiter nos lecteurs.

Un jour de 1896, Mr. Burges était chez le rajah de Koutch-Behar, dans les régions montagneuses du nord-est de l'Inde, au moment où les déprédations d'un tigre furent signalées. Le rajah résolut de partir en chasse et alla établir son camp à une bonne distance du lieu où l'on supposait que le tigre avait son repaire.

Cinquante éléphants de bât et six grands éléphants de chasse avaient été mobilisés pour le rajah et ses cinq invités. En comptant le mahout et le "matey"—nom de l'Indou chargé de la nourriture et des autres soins à donner à la bête—le domestique particulier de chaque invité et la maison du rajah: cuisiniers, porteurs d'eau et serviteurs de toute sorte, la troupe montait à près de deux cents hommes.

Le lendemain, au lever du soleil, les éléphants de chasse, chargés du "howdah," dont la charpente en bois de teck pèse de 400 à 500 livres, partent les premiers, pour pouvoir marcher lentement et arriver sans fatigue sur le lieu de l'action. Les chasseurs prennent le temps de déjeuner et de fumer un cigare. On ne veut approcher le tigre qu'entre dix et onze heures, lorsqu'il sera couché dans l'herbe, alourdi par la digestion de son repas du matin.

Enfin le rajah et ses invités montent sur des éléphants de bât, dont le large coussin est muni pour la circonstance d'un "guddy", sorte de petit plancher avec une galerie en fer aux deux extrémités, pour que le voyageur puisse s'y retenir des mains et des pieds dans les endroits difficiles.

Ce n'est pas, en effet, un voyage sans obstacles ni cahots qu'ils vont faire. Sans parler des terrains couverts de hautes herbes, si hautes et si épaisses qu'elles dépassent la "howdah" des plus grands éléphants et qu'un homme qui y tomberait s'y trouverait inextricablement pris dans l'obscur enchevêtrement les racines et des tiges, il faudra gravir des collines, descendre dans des vallées, franchir des cours d'eau larges et profonds, aux berges à pic.

L'éléphant est un admirable nageur: 800 mètres à traverser en eau profonde ne l'effraient pas, et il fera allègrement son kilomètre s'il le faut. Mais les hommes qui sont dessus ne s'y sentent pas à l'aise. On se croirait sur un énorme tonneau qui va tourner à chaque instant et vous entraîner sous lui. En outre, l'éléphant, sort à peine de l'eau la tête et le sommet de l'échine, de sorte qu'on est à peu près sûr de se mouiller, accident qui donne à un Européen les plus grandes chances d'attraper la fièvre.

Cependant le courant est franchi. Il n'y a plus qu'à sortir de la rivière, dont la berge se dresse en falaise, comme un mur de dix à douze mètres, devant vous. C'est alors que l'éléphant fait vraiment une besogne merveilleuse. Il s'agenouille et, de sa trompe et de ses défenses, creuse des trous où il mettra ses pieds de devant d'abord, et ensuite, lorsqu'il aura répété l'opération plus haut, ses pieds de derrière, en continuant ainsi jusqu'au sommet. A certains moments il se trouve presque dans la position d'une mouche grimpant contre une paroi perpendiculaire. On pense si la galerie de fer du "guddy" est précieuse en cette occurrence et si l'on s'y accroche des deux mains!

L'ascension faite, l'éléphant donne une embardée à droite et lance d'un jet une jambe sur le talus; puis il donne une embardée à gauche et lance l'autre jambe; il a l'air alors d'un gamin énorme et fantastique, pendu par les deux bras à la crête d'un mur. D'un coup de rein il se met à genoux et, avec force mouvements et secousses de son train de derrière, il parvient à hisser sur le sol le reste de son individu.

Il n'y a pas d'exemple que, dans cet exercice de gymnastique, un éléphant ait jamais manqué son coup ou perdu pied.

On arrive enfin à la halte où les grands éléphants porteurs de *howda* attendent les chasseurs. Ceux-ci s'installent sur leurs montures, vérifient leurs armes et leurs munitions, et la battue commence.

Le tigre doit être rasé dans quelque coin herbu d'une de ces petites vallées marécageuses appelées *mullahs*, qui avoisinent les grands cours d'eau. Les tireurs sont postés de distance en distance des deux côtés de la vallée, avec l'un d'eux à la sortie opposée, pour empêcher l'animal de fuir Ils décrivent assez bien ainsi un U majuscule surmonté d'un point.

Les éléphants traqueurs forment un vaste cercle et vont toujours se rapprochant du centre. Il ne reste plus qu'un petit emplacement et rien ne bouge encore. Cependant le barrit spécial des éléphants ne laisse aucun doute: ils sentent le tigre ou le rhinocéros.

Tout à coup un cri rauque, court, répété, *ouf, ouf, ouf*, se fait entendre. C'est le cri du tigre aux abois, si différent du long rugissement auquel nous ont habitués les bêtes de nos ménageries. Et un corps, de la couleur des herbes rousses, en sort d'un bond, traverse l'air comme un zigzag d'éclair et va s'abattre sur une trompe d'éléphants, sur un mahout ou sur un howdah, si les cinq coups de fusil qui partent en même temps ne l'arrêtent pas au vol. Le manquent-ils ou ne le touchent-ils pas au bon endroit, les chasseurs sont en péril: heureux si, dans le corps à corps imminent, l'éléphant, la trompe et les flancs mordus et labourés, parvient à garantir ses maîtres.

Mais une balle a frappé le tigre au défaut de l'épaule. Il roule à terre et meurt.

Chacun des cinq tireurs se flatte d'avoir abattu le monstre et en réclame la dépouille. Le rajah, dont l'arrêt est sans appel dans ces occasions, fait retirer la balle du corps du tigre. Il en compare le calibre à celui des armes dont les tireurs se sont servis. Il n'y a point de doute, elle ne s'adapte qu'au rifle de M. Peter Burges. C'est lui le vainqueur et la peau du tigre lui appartient.

On hisse le corps, à grand renfort de bras et de cordes, sur le coussin d'un gros éléphant de bât; ce qui ne laisse pas que d'être un dur travail, car un tigre adulte comme celui-ci pèse de 300 à 500 livres; et l'on retourne au camp, auprès duquel la bête sera dépouillée.

Le soleil est encore bien au-dessus de l'horizon lorsqu'on y arrive. L'opération se fait vivement et, sans perte de temps, la peau est tendue sur un châssis pour sécher, car, sous le climat de l'Inde, il faut se hâter si l'on veut prévenir la décomposition.

Les vautours le savent bien. A peine la peau est-elle enlevée qu'un de ces oiseaux, qu'on voyait planer très haut dans l'air, s'abat sur la carcasse et de tous les coins du ciel il en arrive d'autres, de plus en plus nombreux. On dirait qu'il pleut des vautours. En moins de dix minutes, le squelette du monstre est nettoyé comme par un préparateur de pièces anatomiques: pas une fibre de chair n'y adhère, et les vautours gorgés ont peine à s'éloigner d'un vol alourdi.

B.-H. GAUSSERON.